

L'hôtel des lâches

ANDRÉ OUREDNIK

A l'autre bout de la table, un suspicieux tapotait sur le clavier de l'ordinateur en levant parfois les yeux pour mesurer l'hôte qui trouvait ça bizarre sans oser se plaindre. Il demanda si on pouvait rester longtemps. «A durée indéterminée si tant vous plaît. Désolé pour le côté formel de l'entretien, d'ailleurs, voilà... encore cette case... ça y est. Pour être reçu, il ne reste plus qu'à m'avouer que vous êtes un lâche.»

– C'est chose faite.

– Bien. Mais dites, c'est plutôt courageux de l'avouer.

– Pas vraiment. Sachant que je suis lâche, dire le contraire ne serait ni courageux ni le contraire mais purement con, si vous permettez.

– Oh vous me plaisez Monsieur, et m'en voilà heureux! Parce qu'on ne peut pas se permettre d'avoir des courageux qui s'infiltrent. Quand on sait que tout le monde est lâche, on se sent à sa place, question de confiance. Vous ne vous méfieriez pas, sinon?

– Ah que non Monsieur, j'aurais la frousse!

– Merveilleux et impeccable. Donnez-moi donc votre manteau!

– Pour quoi faire?

– Pour le vestiaire.

– Il faut que je vérifie si je n'ai pas laissé mon téléphone, mon portemonnaie ou la facture de l'essence, mon Dieu, peut-être même ma boîte de pastilles. Si quelqu'un la trouvait!

En revenant du vestiaire le réceptionniste lui tendit un objet luisant.

– Voici votre masque.

– Mais c'est mon visage!

– C'est votre visage sous son meilleur profil. Regardez!

L'hôte regarda sous tous les angles le masque de la couleur de l'ombre au fond d'un placard. Seulement sous le meilleur profil, l'intérieur s'illuminait pour laisser apparaître ses traits. «C'est parfaitement adapté à mon crâne!», il cria en l'enfilant.

– C'est normal.

L'hôte suivit le réceptionniste dans une pièce ronde où des tables isolées languissaient dans la lumière de petites lampes violettes. Ça et là, le meilleur profil d'un lâche déjà attablé s'illuminait dans la pénombre. Le réceptionniste tendit le bras en direction d'un côté de la salle.

– Voilà les femmes. Certaines vous plairont. Vous cochez leur pseudonyme à l'écran.

– Elles peuvent s'en rendre compte? s'inquiéta l'hôte.

– Non. Mais elles vous cocheront, aussi. À onze heures, vous recevez la liste des mutualités. Vous les ordonnez par désir, suite à quoi nous optimisons le taux de satisfaction sur l'ensemble de la salle. A onze heures et demie, on conclut. Rappelez-moi votre nom.

– Aeberli. Avec un A et un e. Sans tréma.

Dans l'obscurité totale, l'hôte écoute la respiration accélérée de son optimum à moins d'un mètre de lui. Il est onze heures vingt. Ils ne sont pas seuls dans la pièce. Des mains invisibles les déshabillent. Elles guident leurs mains. Aeberli bande. Il appréhende les tissus, les matières plastiques, un pli de peau humide. La respiration de l'optimum se rapproche. Pas besoin d'un premier geste. Ses doigts guidés rencontrent l'intime. Il n'y a plus que lui et l'optimum dans la pièce. Ils couchent, c'est ingénieux! Les lâches jouissent.

Les lâches se reposent. Puis on les guide vers la sortie; une pour chacun. Aeberli prend une douche.

Une heure plus tard, six amis d'Aeberli assis en cercle se dévisagent: quatre dodus, deux maigres. Un animateur de l'hôtel leur distribue des ordinateurs portables.

– Vous trouverez six formulaires. Pour chaque ami, vous indiquez les choses absolument insupportables que vous lui trouvez. Il vous lira, mais il ne saura pas de qui c'est. N'ayez crainte pour les figures de style traitées. Le service de communication réécrira le tout et le rendra parfaitement anonyme et un tantinet chiant. À vos claviers Messieurs!

L'exercice s'avéra facile. Ils tapotaient jouissivement depuis deux heures déjà sans arriver à bout d'idées. Toutes les vingt minutes, une serveuse apportait des sodas.

L'animateur embarqua enfin les ordinateurs collectés sur un chariot et revint avec sept dossiers. Chacun s'enferma dans une pièce isolée avec le sien pour éviter de croiser le regard d'un ami pendant la lecture. Ils mangèrent seuls après.

– Car il n'est pas bien de réagir à chaud sur tout ce qu'on vient d'apprendre sur soi, expliqua l'animateur. La vérité a besoin de temps pour faire son petit bonhomme de chemin. Pour que la rancœur ne sédimente point, par contre, une dégustation de vin commune sera organisée plus tard dans la soirée. Le vin sera bon, mais le service mauvais. Vous pourrez vous défouler des agressions mutuelles en insultant le personnel.

Dans l'atelier de bricolage du lendemain, ils torturèrent des poupées vaudou fabriquées sur demande. Supérieurs capricieux, collègues completeurs, vendeurs impertinents, parents oppressifs... autant d'effigies en chiffon avec des boutons de chemise à la place des yeux et des petits sexes en coton à tourmenter à l'aide d'une épingle rouillée. Mais la poupée de l'infâme oncle Jörg manquait sur la table d'Aeberli. Ses cheveux jaunes. Sa main qu'il voyait encore tapoter les fesses de la mère Aeberli sous le nez d'Aeberli mari et d'Aeberli fils. «On rigole. C'est en famille.»

Chaque premier dimanche du mois, à vingt ans de là. Père et mère silencieux, lèvres serrées, et la gorge vibrante de Jörg qui s'amusait comme un sanglier. À douze ans, Aeberli s'était levé pour planter sa fourchette dans le pied de porc qui servait de main à Jörg. L'autre main s'abattit illico sur son visage. Deux claques. Cinq. Dix. Père et mère Aeberli, blancs comme la craie mais sans un geste pour aider leur fils tabassé sous leurs yeux. «C'est en famille.»

Aeberli devint lâche. Il lui fallait une poupée de l'oncle. Il traversa les couloirs tamisés à la recherche de la remise, contemplant au passage les portes closes qui respiraient d'une vie intérieure soucieuse de rester secrète.

– Hé vous! appela quelqu'un d'une voix qui, voulant murmurer à tout prix, singeait le cri.

Un vieil hôtelier accourut, les bras agités de signes de protestation.

– Oui, vous. Vous ne pouvez pas vous promener ici. C'est l'étage des écrivains! Ils ont besoin de silence.

– Ah bon, eux aussi...?

– Mais bien sûr. Pourquoi est-ce qu'ils écriraient tout ça à des gens qu'ils ne verront jamais? Allez, venez plutôt!

Et il s'apprêta à partir.

— Attendez. Je cherchais la remise.

– Une démarche hardie, dites-le donc?

– Dieu m'en garde.

– Vous n'avez pas reçu vos poupées vaudou?

– Il manque celle de l'oncle.

– Je suis navré. Je le signalerai. Elle arrivera demain. Vous avez d'autres poupées en attendant.

– Ma mère et mon père. Mais je suis las de les torturer.

– Vous pouvez me suivre, si vous voulez.

(...)

Aeberli, maintenant très impressionné, suivit l'hôtelier qui l'invita à regarder à travers une porte vitrée. Une dizaine de personnes s'agitait dans un atelier:

– Voilà une pièce pour les talents qui ne s'assument pas. Nous projetons des hologrammes de leurs productions aux quatre coins du monde. Un appareil mesure combien de temps les badauds restent plantés à regarder ça en moyenne. Et eux autres passent leur temps à voir ces statistiques.

Le guide montra d'autres salles. Attardé devant une porte vitrée, Aeberli le perdit de vue. Soucieux de le rattraper, il se précipita à travers une porte à battants et se retrouva sur une terrasse de l'hôtel. Il huma l'air de la soirée. Des petites villas comme la sienne couvraient la terre jusqu'à l'horizon. Puis il entendit le bruit. Ce bruit qu'il entendait toujours la nuit, très lointain, si lointain qu'on pouvait se dire qu'il n'existait pas. L'énorme créature, similaire à un fourmiller, avec des antennes paraboliques à la place des oreilles et des yeux métalliques s'animait à deux kilomètres de là. Elle fouillait de son nez immonde dans les petites villas et sa mastication couvrait les cris des dévorés.

– Il ne faut pas le regarder, dit quelqu'un derrière lui.

L'hôtelier l'avait retrouvé.

– Il va venir ici?

– Il n'est pas encore assez grand.

– C'est horrible.

– C'est Moloch Phobos.

bio

Né en 1978 à Prague, André Ourednik passe son enfance entre la Tchécoslovaquie, la Suisse et le Canada. Il est main d'œuvre dans un musée d'art contemporain à Zurich avant d'étudier la philosophie, la géographie et l'informatique à la Faculté des lettres de l'université de Lausanne. Chargé de cours à l'EPFL et à l'université de Neuchâtel, chercheur et infographiste aux Archives fédérales suisses, il travaille dans la modélisation d'espaces-temps humains sous forme d'images, de mondes interactifs et de récits. Il a publié récemment *Les Cartes du boyard Kraïenski*, errances d'un cartographe suisse à la recherche des frontières est de l'Union Européenne, qu'il ne trouvera pas, dans un pays fictif aux mœurs féodales et à la géographie kafkaïenne.

La nouvelle proposée ici a été écrite dans la foulée de son premier recueil *Contes suisses*, où des personnages sont projetés dans un monde «doté de ses règles propres, distillées à partir du réel contemporain, et qui se terminent en général par une morale indécise», explique l'auteur.

CO
Voir ourednik.info/fictions.php et
wikitractatus.ourednik.info

photo DR



biblio

Les Cartes du boyard Kraïenski
La Baconnière, 2015.

Wikitractatus
Ed. Hélière Hélas, 2014.

Contes suisses
Encre fraîche, 2013.

Chants dilettantes au rythme des saisons et des manies
Poésie, L'Age d'homme, 2002.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse.

Voir www.lecourrier.ch/auteursCH et www.chlitterature.ch

Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de l'Association [chlitterature.ch], de la Ville de Genève (département de la Culture) et de la République et canton de Genève.